

5 *Sans blague ! Vous voulez vraiment savoir ce que j'ai fait l'été dernier ? Eh bien ! Je vais vous le dire. C'était quelque chose ! C'était l'été de la ferme et des animaux. C'était l'été de l'énorme baleine... la merveilleuse baleine de grand-papa, appelée Léviathan.*
Vous y connaissez-vous, en baleines ? Moi, je n'y connaissais rien. C'est-à-dire qu'avant l'été dernier, je n'avais presque jamais pensé aux baleines.
Ah oui ! j'oubliais. C'était aussi l'été de la maison hantée au bord du lac. L'idée d'une maison hantée, est-ce une idée effrayante ? Autrefois je le croyais, mais c'était avant notre visite, en pleine nuit, de la maison hantée près du lac.
 10 [...]

15 CHAPITRE PREMIER

1

— Kio, où est Roger ? me demande Augustine. Roger, c'est mon chat.

— Je ne sais pas, dis-je. Il est probablement caché quelque part.

— Pourquoi se cache-t-il ? A-t-il mal agi ?

— Non. Il joue, c'est tout. Il joue tout seul, comme ça.

Augustine est ma voisine. En vérité, elle s'appelle Antoinette. Elle déteste ce prénom. Sa mère l'appelle Tinette. Ce nom-là non plus, elle ne l'aime pas. Son père l'appelle Augustine, et c'est ce nom-là qu'elle préfère. Son père est vraiment grand, bien plus grand que mon père.

30 Quand il rentre, le soir, Augustine lève son visage vers lui et dit :

- Allô! Papa !

Puis de haut, de très haut, il la regarde et dit, de sa grosse voix :

35 — «soir», Augustine ! Augustine se roule sur le plancher et fait mine d'aiguiser ses griffes sur le tapis.

— Mrrourr! grogne-t-elle. Je suis Roger.

— Roger, où étais-tu?

40 — Mrrourr, dit Augustine. J'étais sous le divan.

— Tu as vraiment l'air d'un drôle d'animal. Regarde ce visage plein de poils... et quand tu marches, ta queue se tient droit en l'air. Puis tu marches des quatre pattes à la fois. Tu as l'air tellement drôle, Roger !

— C'est plutôt toi qui es bizarre. Tu as le visage plein de peau... Y a-t-il quelque chose de plus drôle que ça ? Et tu n'as pas de queue. Comment peux-tu vivre sans queue ? Seuls les êtres qui ont une queue peuvent être fiers. De quoi peux-tu être fier, toi ?

50 — De beaucoup de choses, dis-je. Regarde comme je me tiens droit. Il te faut quatre pattes pour marcher, tandis qu'à moi, deux seules

55 suffisent.

— Et alors ! Tu n'as que deux jambes ! dit Augustine.

— Tu dis que seuls les êtres qui ont une queue peuvent être fiers, mais c'est faux. On n'a pas besoin d'avoir une queue pour être fier. Les gens peuvent être tout aussi fiers que les chats.

60 Cependant Augustine insiste :

— Les paons ont une queue et ils sont fiers. Les chats ont une queue et ils sont fiers. Tu n'es ni un paon ni un chat. Et tu n'as pas de queue. Tu ne peux donc pas être fier. Mrrourr !

2

Je passe l'été ici, à la ferme avec ma grand-mère, mon grand-père et ma sœur, Suki. Mon père a dû se rendre en France pour affaires. Il est fabricant de meubles. Augustine habite la maison voisine de la ferme. Elle a un cheval qu'on appelle Debussy.

75 [...]

est-ce qu'elle entre dans le trou ? Je me pince les narines et me submerge complètement. Maintenant, le son du gargouillement devient bien plus fort. Tout sonne plus fort sous l'eau. J'imagine que l'eau fait au son ce que la loupe de grand-maman fait aux mots qu'elle lit. Je suis un sous-marin. Je me déplace sous le Pôle Sud. Au ralenti. Avec précaution. Attention, iceberg droit devant ! Nous avons failli le heurter ! Mais nous sommes pris sous la glace, maintenant. Il faudra manœuvrer pour nous libérer. Doucement les gars. Doucement ... un peu plus à bâbord. Voilà !

90 Ça y est ! Ça va, on peut maintenant regagner la surface. Merci capitaine !
 Je flotte sur le dos. Je suis une île dans l'océan. Je suis entourée d'eau. Même l'air est humide. La vapeur, c'est de l'eau. La glace, c'est de l'eau.
 95 L'eau, c'est de l'eau. Tout est fait d'eau. Je suis un poisson. Ma sœur est un poisson, mon père est

un poisson. Ma mère était ... est un poisson. Je
sombre au fond de l'océan. Je repose sur le sable.
Je me roule dans le sable. Je suis un poisson dans
le sable. Grains de sable. Grains d'or. Je suis un
5 poisson dans le sable doré. Tout est humide.
Dans tout ce vaste monde, dans l'univers entier,
il n'y a que de l'eau ... rien que de l'eau. Je me
savonne. Je suis un phoque lisse. J'essaie de
10 placer le savon en équilibre sur mon nez, mais il
glisse toujours. Je déteste les brins de savon qui
restent. On devrait laisser vide le centre des
pains de savon afin qu'il n'en reste rien. Je fais
évacuer l'eau et je me sèche en me frottant avec
une serviette. Ça fait du bien. Je pense à
15 Debussy. J'aime bien l'aider à se frotter. Je ne
vais pas penser à la maison au bord du lac. Les
garçons de la ferme voisine m'ont tout raconté.
Pendant la nuit, quelqu'un marche dans le grenier
en gémissant. Je ne vais pas y penser ! Je vais
20 plutôt penser à Debussy ... comment il se frotte
contre moi quand je lui flatte le museau et
combien il est heureux quand il court dans
l'enclos. Parfois, il court si vite que toutes ses
pattes quittent le sol, comme s'il volait. S'il y
25 avait des chevaux volants, je me demande quelle
grandeur auraient leurs ailes. Si Debussy avait
des ailes, oserait-on le monter ? Ah ! Quelle
course en perspective !

CHAPITRE DEUX

1

— Maman, dis-je, certaines personnes peuvent-
elles entendre mieux que d'autres ?
— Oui, Augustine, dit maman.
35 Puis je lui demande :
— Y a-t-il des personnes qui ne peuvent pas
entendre du tout ?
— Malheureusement, oui.
— L'entends bien, n'est-ce pas, maman ?
40 — Pour ça, oui ! Il t'arrive très souvent
d'entendre ce que moi, je n'entends pas.
Elle se penche, me donne un baiser et me dit
bonne nuit.
— Dors, maintenant.
45 Je n'ai pas envie de dormir.
— Je peux aussi toucher, sentir et goûter comme
il faut, hein ?
— Bien sûr, ma chère. Tu fais si bien ces
choses-là ! Certaines personnes sont loin de
50 pouvoir faire ces choses-là aussi bien que toi.
— En plus de ne pas voir, y a-t-il autre chose
que je ne puisse pas faire, maman ?
— Non, Tinette.
— Maman, y a-t-il des choses que je peux faire

55 vraiment bien ?
— Voyons voir ... Tu te comportes bien et tu
penses bien, et puis je dirais, somme toute, que
tu es une belle enfant.
— Maman, les mères disent-elles toutes que
60 leurs enfants sont beaux ?
— Oui, j'imagine.
— Oh !
— Qu'as-tu ?
— Alors, tu le dirais même si je ne l'étais pas.
65 — Non et non, Augustine ! Ce n'est pas vrai !
— Oui, c'est vrai. Et ce n'est pas juste. Tu sais
que je ne peux pas voir ce à quoi je ressemble !
— Si tu ne me crois pas, dit maman, qui croiras-
tu ?
70 — Je ne réponds pas, car je sens que les larmes
me montent aux yeux, et je ne veux pas pleurer.
— Croirais-tu papa ?
Je réponds :
— Si toutes les mères racontent à leurs enfants
75 qu'ils ont l'air beau, eh bien, les pères le font
aussi. Alors, qu'est-ce que ça signifierait si papa
le disait ?
— Ma foi, Augustine, y a-t-il quelqu'un que tu
croirais ?
80 Je boude et ne réponds pas.
— Augustine, puisque tu sembles tellement y
tenir, dis-moi, s'il te plaît, qui croirais-tu ?
Je marmonne :
— Kio, peut-être.
85 — Kio ! s'exclame maman.
Elle a l'air un peu étonnée.
— C'est vrai, dis-je. Si Kio le disait, je le
croirais peut-être.
Maman me caresse les cheveux et dit :
90 — Je cherche toujours à te dire la vérité,
Augustine.
Je reprends :
— À quoi bon, si ce n'est pas réellement la
vérité ?
95 Maman tente de m'êtreindre, mais je ne la laisse
pas faire. Je m'enfouis le visage dans l'oreiller.

2

— Papa, dis-je après avoir grimpé sur ses
100 genoux, suis-je belle ?
Papa répond :
— Je pense que tu es l'être le plus précieux au
monde, et tu le sais. Et tu es aussi belle que
précieuse. Maintenant, dis-moi jusqu'à quel point
105 je te trouve belle.
— Oh, papa! dis-je. Cesse de me taquiner avec
tous ces mots.
Comme il ne dit rien, j'essaie de le secouer en

- m'exclamant
- Papa, tu n'as pas répondu à ma question !
- Quel est le meilleur dessert auquel tu peux penser ? demande-t-il.
- 5 — Le meilleur ? absolument le meilleur ? Une tarte au chocolat garnie de crème fouettée.
- Eh bien ! Tu ressembles à ce que goûte cette tarte.
- Je souris.
- 10 — Et à quoi d'autre ? dis-je. Dis-moi ! Quoi d'autre ? Dis-le moi.
- Je lui secoue l'épaule.
- Quelle senteur te plaît le plus au monde ? demande papa. Ne dis pas qu'il s'agit de la
- 15 senteur de la gazoline ou de celle du détergent.
- Je ris.
- Non, papa, mais ce n'est pas non plus une fleur. C'est ce que maman se met derrière les oreilles quand vous sortez ensemble.
- 20 — Voilà, déclare papa, tu ressembles à ce que sent le parfum de maman. Et puisque tu aimes tellement la musique, dis-moi : quelle est la plus belle musique ?
- Je réfléchis longtemps avant de répondre :
- 25 — Maman, quand elle chante pour m'endormir. Chaque note qu'elle chante est tellement simple, claire et parfaite !
- Papa déclare :
- Parfait ! C'est exactement ce à quoi tu
- 30 ressembles ... comme la voix de maman quand sa chanson t'endort. Voilà ! C'est ça ton visage : simple, clair et parfait.
- Papa, dis-je, Kio me dira-t-il un jour à quoi je ressemble ?
- 35 — Je ne sais pas. Mais mieux vaut, peut-être, que tu ne lui demandes pas.
- Je pose ma tête sur son épaule puis je dis :
- Je le sais ! Voyons, je ne suis pas stupide, tu
- 40 sais.
- Kio, dis-je, mon père et ma mère m'ont procuré de la vraie pâte à modeler. J'ai déjà modelé un chat comme Roger. Veux-tu faire
- 45 quelque chose ?
- Bien sûr, dit Kio.
- Je le conduis à ma chambre où je lui donne mon chat modelé.
- Fais quelque chose, lui dis-je.
- 50 — Qu'est-ce que je devrais faire ? demande-t-il.
- Je sais : je ferai une pêche.
- Il roule dans ses mains un morceau de pâte à modeler et produit une boule qu'il me tend.
- Voilà ! dit-il. Une pêche !
- 55 — Mais ça ne va pas, dis-je. Regarde, laisse-moi te montrer.
- Alors, je prends un peu de pâte et la roule en petite boule.
- Ça, c'est le pépin, dis-je.
- 60 Puis je l'entoure d'autre pâte.
- Ça, c'est la partie qu'on mange.
- Enfin, j'entoure le tout d'une autre couche de pâte.
- C'est la peau.
- 65 — Je ne vois que la peau, dit Kio.
- Je réponds :
- Oui, c'est peut-être tout ce que tu vois, mais tu sais que celle que j'ai faite est réellement
- 70 comme une pêche tandis que la tienne ne l'est pas. La mienne est une pêche d'un bout à l'autre !
- Kio ne répond pas immédiatement. Puis il me tend de la pâte à modeler et dit :
- Fais une tête.
- Alors j'entreprends le travail, tout en lui
- 75 expliquant :
- Tu vois, je fais d'abord l'intérieur de la gorge et de la bouche, puis j'insère la langue. Ensuite, j'ajoute les dents tout autour des gencives. Puis je pose les lèvres par-dessus les dents. Après, je
- 80 mets le crâne sur la tête, je pousse le nez dehors à partir de l'intérieur et avec mes ongles je façonne les yeux. Puis j'ajoute les cheveux, et voilà !
- Je commence à l'extérieur et toi, à l'intérieur, fait-il remarquer.
- 85 Je réponds :
- Mais, tu n'atteins jamais l'intérieur ! Tu ne restes qu'à l'extérieur ! Ce n'est pas la bonne façon de faire une tête.
- 90 — Je ne connais que cette façon, de répliquer Kio.
- Tu ne connaissais que cette façon, dis-je. Maintenant tu connais deux façons.
- 95
- 4
- Kio me raconte l'histoire que lui a relatée son grand-père au sujet des lions sur la plage. Alors je dis :
- Je ne comprends rien à propos de la couleur
- 100 or.
- Kio répond :
- L'or, c'est comme ... c'est comme ... du jaune.
- Je ne comprends pas le jaune non plus.
- Oh, c'est vrai ! Alors laisse-moi le temps d'y
- 105 penser. Tu connais le goût du miel, pas vrai ?
- Oui.
- Eh bien ! le miel goûte exactement à ce qu'il ressemble : le goût du miel est comme la couleur

de l'or.

— Oh ! dis-je.

Puis je raconte à Kio :

— Je sais d'où vient le miel.

5 — Qui ne le sait pas ? Il vient des abeilles.

— Pas vrai ! Il vient du chèvrefeuille.

Kio veut riposter, alors je le conduis dans la cour où il y a un chèvrefeuille, et je lui montre comment pincer le bout des fleurs pour en sucer

10 la matière sucrée.

— C'est vraiment une fleur spéciale ! dit Kio. Je ne savais pas qu'elle existait.

Je suis sur le point de lui dire : «Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas, Kio.» Au lieu de

15 cela, je demande :

— Qui peut tout savoir ?

Nous descendons vers la grange. Le foin sent tellement bon ! Debussy me laisse lui tenir la tête. Quand je tiens quelque chose, que ce soit

20 Debussy, une noix ou encore un livre, je ne peux m'empêcher de me demander : «D'où cela venait-il avant d'arriver ici ? Et où cela va-t-il aller à partir d'ici ?» Je me demande toujours pourquoi les choses arrivent d'une certaine façon

25 au lieu d'une autre. Je demande tant de questions que, finalement, ma mère dit :

— Augustine, dois-tu tout savoir ?

— Bien sûr, maman, dis-je. Mais tu n'as pas besoin de tout me dire à la fois.

30 **CHAPITRE TROIS**

C'est le soir. Je commence à m'endormir. Il me faut une histoire. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ?

35 — Grand-papa, dis-je. Qu'étaient-vous avant de devenir matelot ?

40 — J'ai grandi à la ferme, dit-il. J'avais bien hâte d'aller en mer. Mais après plusieurs années, j'étais impatient de retourner à la ferme.

— Vous est-il déjà arrivé de tomber à l'eau quand vous étiez matelot ?

Grand-papa montre son sourire en coin : un coin relevé, l'autre baissé.

45 — Plus d'une fois, dit-il. Mais la seule fois où j'ai eu vraiment la frousse, c'est la fois où, un été, je me promenais dans un hors-bord au large de Terre-Neuve.

Je le supplie :

50 — Racontez-moi ! Racontez-moi !

— Eh bien, j'ai heurté quelque chose. Je ne sais pas ce que c'était, peut-être un bateau à moitié submergé. Je n'ai rien vu. J'ai été projeté contre la barre et je me suis fracturé un bras. Le bateau

55 a chaviré, pas tout à fait, mais juste assez pour me jeter à l'eau.

— Vous aviez un bras cassé, alors vous ne pouviez pas nager ! Vous auriez pu vous noyer !

60 — Oui, mais il y a pire encore. Le gouvernail du bateau s'est bloqué et le bateau s'est mis à décrire des cercles. Il s'approchait de plus en plus de moi, je ne pouvais pas me sauver. J'étais sur le point d'être entraîné sous le bateau et aspiré par son hélice.

65 — Qu'est-il arrivé ? Le bateau a-t-il manqué d'essence ?

— Non. Tout à coup, j'ai entendu un mugissement, comme un train qui s'approche. Puis, quelque chose est sorti dans un bouillonnement d'eau, comme une locomotive remontant du fond de la mer.

70 — C'était une baleine ! dis-je. Je vous parie que c'était une baleine !

75 — Tu as raison ! C'est exactement ça. Puis elle m'a regardé et je l'ai regardée. Ce n'était qu'une jeune baleine, mais qu'elle était grosse !

— Était-elle blanche, ou bleue, ou grise... quelle couleur, grand-papa ?

80 — Elle était grise et avait une drôle de marque, une tache de naissance, je pense bien, près d'un œil. Grand-papa prend du papier et une plume.

— Elle ressemblait à ceci :



85

— Et puis après, grand-papa, qu'est-ce qu'elle a fait ? Dites-moi !

90 — Elle a nagé droit vers le bateau, et d'un seul coup de queue, elle l'a mis en morceaux.

— Elle vous a sauvé la vie !

— Rien de plus vrai !

95 — Mais elle ne le savait pas, grand-papa. Il se peut que le bateau lui faisait peur ou l'enrageait. Elle n'a pas voulu vous sauver la vie.

— Elle m'a regardé dans les yeux.

— C'était un accident ! Elle est montée à la surface et vous étiez là par hasard.

100 — Quand elle est montée à la surface, elle a tout vu.

— Mais elle ne pouvait pas savoir...

— Comment sais-tu, toi, ce que sait ou ne sait pas une baleine ? interrompt grand-papa.

105 Puis il ajoute :

— L'histoire est terminée. Il faut se coucher.
Il ferme les yeux, l'air très fatigué. En montant l'escalier, je lance :
— Grand-papa.
5 — Qu'y a-t-il ?
— Lui avez-vous donné un nom ?
— Oui.
— Quel nom lui avez-vous donné ?
Grand-papa articule le nom très lentement :
10 — Lé - vi - a - than.

2

Le lendemain, Augustine vient me voir. Nous nous assoyons dans le pommier. Il est facile de
15 grimper dans un pommier car les premières branches sont près du sol. Grand-maman et Suki ne sont pas très loin. Je lève les yeux :
— Oh regarde ! Il y a quatre nuages dans le ciel.
— Et puis ? demande Augustine.
20 — Nous sommes également quatre, dis-je.
— Et puis ? reprend-elle.
— Et puis, il y a quatre poulets qui, traversent le chemin. Étrange, non ? Tout est en quatre aujourd'hui !
25 — Les choses n'ont pas de nombre, dit Augustine. Peut-être ont-elles des noms, comme Roger et Debussy. Mais les nombres, c'est ce qu'on invente quand on compte.
— Pourquoi compte-t-on ?
30 — Je ne le sais pas. Pour savoir combien il y a de choses différentes, je suppose. Si tout était pareil, on n'aurait pas besoin de nombres.
— Et pas de noms, non plus, dis-je.
À ce moment-là, ma grand-mère pose ses doigts
35 sur sa bouche tout en pointant vers la cheminée de la maison. Nous savons qu'un écureuil a habité là tout l'hiver. Mais nous voyons maintenant qu'il s'agit d'une maman écureuil, et qu'elle porte ses petits, un par un, par-dessus le
40 gros rocher près du tulipier. Elle porte quatre bébés écureuils jusqu'au rocher, puis elle va et vient, un peu comme si elle avait perdu le nord. Je demande à voix basse :
— Grand-maman, qu'est-ce qui lui prend ?
45 — Elle n'est pas sûre d'avoir sorti tous ses petits, répond grand-maman en chuchotant également. On ne dit rien pendant quelque temps. Puis je chuchote à nouveau :
— Grand-maman, elle ne peut pas compter !
50 Suki dit, comme si elle se parlait à elle-même :
— Pauvre petite, tu n'en seras jamais certaine, n'est-ce pas ?
Alors, Augustine me frappe le bras avec son poing en disant :

55 — Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi !

3

Au lieu de s'affairer dans le poulailler, grand-papa reste tout simplement assis dans sa
60 berceuse. J'entre dans la cuisine où grand-maman est en train de faire la cuisine.
— Grand-maman, dis-je tout bas, grand-papa se sent-il mal ?
— Non, dit-elle. Il est seulement de mauvaise
65 humeur.
— Pourquoi est-il de mauvaise humeur ?
— Parce que c'est son anniversaire. D'un côté, il voudrait que personne ne s'en souvienne; de l'autre côté il craint que tout le monde l'ait
70 oublié. Alors, il reste là, assis, à broyer du noir. Un peu plus tard, grand-maman me demande d'appeler grand-papa. Il rentre et s'aperçoit que la table a une allure de fête ; il y voit un gros gâteau d'anniversaire et des cadeaux.
75 — Qu'est-ce que tout cela ? dit-il en faisant mine de ne rien comprendre.
Il s'assoit au bout de la table. Il y a une carte dans son assiette, c'est grand-maman qui l'a posée là. À l'unisson, Suki et moi demandons :
80 — Qu'est-ce qu'elle dit, grand-papa ? Lisez-la tout haut !
Il lit à haute voix :
— Je suis un vieil homme. J'ai subi bien des misères, mais la plupart d'entre elles ne se sont
85 jamais produites.
Nous rions tous ensemble. Il se lève, puis grand-maman et lui s'embrassent; Suki s'essuie les yeux. Grand-maman aussi. Mais après la fête, il ne va pas dehors travailler. Il retourne à sa
90 berceuse. Je me demande à quoi il pense, mais je n'ose pas le lui demander. Augustine vient faire un tour et je la conduis jusqu'au pré, là où il y a un étang. J'y ai construit un pont avec des planches et des blocs de ciment. Le pont mène
95 jusqu'au milieu de l'étang où j'ai une île faite de barils vides sur lesquels est installée une porte à plat. Je conduis Augustine sur les planches et nous nous assoyons sur la porte. Par la suite, je lui parle de Léviathan. Je lui mentionne même la
100 tache de naissance en la dessinant sur le dos de sa main en me servant d'un bout de bois.
— Où penses-tu qu'elle soit maintenant ? demande-t-elle.
— Je n'y ai jamais songé. Crois-tu qu'elle soit
105 encore en vie ?
— Elle pourrait l'être. Les baleines vivent longtemps. Où ton grand-père l'a-t-il vue ?
— Quelque part appelé Terre-Neuve.

Pendant un long moment, Augustine se tait. Puis elle dit :

— Kio, ton grand-père croit que Léviathan vit toujours.

5 Je me demande comment Augustine peut savoir ce que pense grand-papa. Tout ce que je peux dire, c'est :

— Vraiment ?

— Oui. Et c'est ce qui le rend malheureux. Il

10 croit qu'il se doit de partir à sa recherche.

— Grand-papa ne peut pas aller à sa recherche ! Il n'en est pas capable.

— Il le peut s'il le veut, dit Augustine.

— Même s'il le voulait, il ne l'admettrait pas.

15 — Kio, c'est important ! Parle-lui encore des baleines. Peut-être décidera-t-il tout seul qu'il veut aller les voir.

— Ce n'est pas facile pour moi de parler à grand-papa. Et je ne peux pas le convaincre de

20 faire quelque chose qu'il ne veut pas faire.

Augustine répond tout simplement :

— Quand tu en auras l'occasion, Kio, parle-lui.

Nous restons assis sur la porte un bout de temps. Puis, je prends la main d'Augustine et nous

25 retournons à la maison.

4

Je suis assis avec Augustine à la table de la cuisine. Je lui lis les bandes dessinées. Roger

30 saute sur la table et se couche sur le journal juste devant moi. Je hurle :

— Roger ! Ne vois-tu pas que j'essaie de lire ?

— Mrrourr, dit Augustine. C'est quoi, lire ?

— Il y a des mots imprimés sur la page, Roger ;

35 je les regarde et tente de déchiffrer leur sens. C'est ça, lire.

— Des mots ? dit Augustine. Mrrourr, c'est quoi, des mots ?

— Ces petites taches noires sur le papier.

40 — Et avec quoi les lis-tu ?

— Mes yeux. Je pose mes yeux sur eux.

— Je pose mes pattes sur eux, dit Augustine.

Je hurle :

— Roger, veux-tu bien t'enlever de mes bandes

45 dessinées ?

— Je lis, dit Augustine calmement. Je t'en prie, cesse de crier ... tu me déranges.

— Eh ! vous deux, dit Suki, que diriez-vous d'un petit pique-nique la semaine prochaine ? Je

50 ferai des sandwiches.

— Là tu parles ! dis-je. C'est une merveilleuse idée ! Où irions-nous ?

— Au lac... pour pouvoir nager.

— Je ne veux pas aller au lac, dis-je.

55 Suki dit en riant :

— Ne me dis pas que tu crois ces histoires à propos de la maison hantée !

Je ne réponds pas à Suki, mais Augustine dit :

— Poule mouillée !

60 Elle se frotte également un doigt sur l'autre comme pour dire «Tu devrais avoir honte ».

Tout porte à croire que nous irons pique-niquer au bord du lac.

CHAPITRE SIX

Je tire sur la manche de Kio.

70 — Dépêche-toi, dis-je tout bas, Louis n'aime pas attendre.

— Kio avertit sa sœur :

— Suki, je vais chez Augustine. Louis me laissera peut-être monter Debussy.

75 — Ça va, dit Suki, mais sois de retour à temps pour dîner. Et sois prudent.

— Debussy ! s'exclame le grand-père de Kio. Drôle de nom pour un cheval, vous ne trouvez pas ?

80 — Peut-être, dit Suki. Mais il est extrêmement gentil avec les enfants. Kio et Augustine l'aiment beaucoup.

Kio et moi, nous rejoignons Louis dans la grange. Je me rends ensuite jusqu'à la stalle de

85 Debussy. J'ouvre la stalle et conduis Debussy jusqu'à l'enclos. Durant tout ce temps, je lui parle tout doucement. Je lui dis combien je le trouve beau et gentil. Louis et Kio nous suivent. Louis me soulève et m'assoit sur le cheval. Jadis, Louis

90 devait tenir le cheval en bride pour moi, quand nous faisons le tour de l'enclos, mais il n'a plus besoin de le faire maintenant. Debussy réagit à ma voix et à mon toucher. Il sait ce que je veux par la façon dont je presse mes mollets contre ses

95 flancs, et la façon dont je tiens les rênes... non pas seulement par les mots que je lui dis. Vous savez, il y a des aveugles qui ont dressé des chiens. Les chiens voient à leur place. Louis m'a dit que ces chiens doivent fréquenter des écoles

100 spéciales. Je n'ai pas de chien, mais j'ai un cheval qui peut veiller sur moi. Je pense que Debussy sait que je ne peux pas voir. Je parie qu'il comprend qu'il doit voir pour moi quand je suis en selle. Je sais que Debussy m'aime. Vous devriez être là parfois quand il frotte son museau

105 contre mon visage, mes oreilles et même mes cheveux. Et il aime s'amuser. Parfois, quand je marche dans l'enclos, il se faufile derrière moi,

- puis me pousse légèrement avec son museau. En plein milieu de mon dos. J'aime quand il fait ça. Je me tourne toujours vers lui pour le serrer dans mes bras. Ce sont ces pensées qui me viennent à l'esprit quand je fais le tour de l'enclos sur Debussy. Pourtant, en ce moment, je sens que je ne suis pas trop gentille. Je sais trop bien combien Kio a envie de monter en selle. Je crie à Louis :
- 10 — Est-ce que Kio peut faire un tour ?
— Certainement, dit Louis. Pourquoi pas ? Il m'aide à descendre et il installe Kio. Kio est tellement excité ! Mais je persiste à croire que je devrais lui donner quelques conseils. Après tout, il n'est qu'un débutant. Je lui explique comment tenir les rênes, se servir de ses jambes, la façon dont il doit s'asseoir, puis comment parler doucement à Debussy, et lui dire quoi faire.
- Tu ne peux pas te permettre d'oublier ces conseils, Kio. Ils sont très importants, lui dis-je. Je ne veux pas prétendre tout savoir, mais Kio écoute patiemment tout ce que je dis. En général, les voitures qui empruntent la route qui borde l'enclos sont plutôt rares. Il y a quelque chose qui s'en vient maintenant, bien que ce soit encore très loin. Maintenant j'entends la sirène. C'est une ambulance et elle roule à toute vitesse. Un accident a dû se produire quelque part. Comme l'ambulance s'approche de l'enclos, j'entends Louis qui tente de calmer Debussy. La sirène l'épouvante. Debussy se cabre brusquement sur ses pattes de derrière, et ça résonne comme si Kio avait été projeté sur le sol. Louis et moi, nous nous penchons au-dessus de lui. Mais il ne bouge pas. Je peux entendre l'ambulance s'arrêter, puis reculer. Deux personnes en sortent précipitamment, ramassent Kio, le mettent dans l'ambulance qui redémarre aussitôt. Voilà qui paraît étrange une ambulance qui cause un accident en se rendant à l'hôpital. Je m'inquiète toute la journée. Puis, tard dans l'après-midi, la grand-mère de Kio se rend à l'hôpital en camionnette et ramène Kio à la maison. Il s'est fracturé un bras, mais pour le reste, il se porte bien. De la camionnette, il me lance :
- Hé Augustine ! Tu peux être la première personne à signer mon plâtre. J'écris mon nom sur le plâtre en grosses lettres : A-U-G-U-S-T-I-N-E. En plus petites lettres, j'ajoute le nom de Roger, puisqu'il ne peut pas écrire. Ma mère, mon père et Louis sont présents. Ils ne cessent d'exprimer leurs regrets aux grands-parents de Kio. Je ne dis rien, parce que je n'ai rien à dire.
- 55 — Nous aurions tous dû être plus prudents, dit mon père.
Le grand-père de Kio ajoute :
— Chacun a fait de son mieux. On ne peut blâmer le cheval d'avoir eu peur. C'est un accident.
- 60 — Grand-papa, dit Kio, pour la baleine, vous avez dit que ce n'était pas un accident.
— Ce n'est pas la même chose, petit, dit le grand-père de Kio.
- 65 Il a l'air offusqué. Je ne sais pas pourquoi. Puis il ajoute :
— Le cheval n'a pas compris.
La grand-mère de Kio rit de son mari.
— Les choses que tu peux imaginer ...
- 70
- 2
- Durant la nuit, Louis nous amène, Kio, Suki et moi, visiter la maison au bord du lac. Suki s'exclame :
- 75 — Louis, ce n'est pas juste ! Tu devrais nous prévenir de ce qui nous attend. Tu devrais partager avec nous ce que tu sais déjà !
— Tu le sauras assez vite, répond simplement Louis.
- 80 — Je veux y aller, dit Kio.
Sa voix sonne comme s'il grelottait. Je ne sais pas pourquoi il devrait en être ainsi, il fait très chaud dehors ce soir.
- Kio, Suki et Louis ont chacun une lampe de poche. Une fois rendus au lac, nous stationnons la voiture. Puis, nous marchons quelque temps le long de la plage. J'ai du sable dans mes souliers. Nous arrivons vite à la maison. Nous devons monter avec précaution l'escalier en bois de la véranda, parce que les marches sont brisées. Le plancher de la véranda est aussi jonché de planches détachées ou à moitié pourries. Suki me tient par la main et Louis tient Kio par la main. Louis et Kio sont devant nous. Ils ouvrent la porte d'entrée qui fait Crrreeek !
- 95 — Je savais que j'aurais dû apporter mon bidon d'huile, dit Louis.
— S'il te plaît, est-ce qu'on peut y aller et en finir ? se contente de dire Suki.
- 100 Nous traversons le salon vide pour ensuite monter l'escalier. Chaque marche craque sous le poids de chacun ; à quatre, nous faisons donc beaucoup de bruit.
— Chut ! dit Louis.
- 105 Nous marchons sur la pointe des pieds.
Puis, en arrivant au rez-de-chaussée, je l'entends ! C'est comme si quelqu'un marchait très lentement, comme si quelqu'un traînait les

50 pieds. Le son ne provient pas du premier étage, mais du grenier. Nous gagnons le premier étage sur la pointe des pieds.

— Kio ! dis-je tout bas, es-tu toujours là ?

5 — Je ... je pense que oui, répond-il.

Puis j'entends une sorte de gémissement. Je m'accroche à Suki. Je suis sûre que Kio s'accroche à Louis. Nous nous approchons de l'escalier qui mène au grenier. Il est étroit et en spirale. Nous nous arrêtons au haut de l'escalier parce que la porte du grenier est fermée. Je retiens mon souffle. Alors Louis ouvre la porte avec force et nous nous précipitons tous les quatre dans le grenier.

15 — Oh ! dit Suki.

— Oh ! dit Kio.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je supplie Suki de me répondre.

— Qu'est-ce que c'est ?

20 Puis soudain, avant que Suki ne puisse me répondre, j'entends des ailes battre et quelque chose dire : «Hou ! hou ! hou !»

— Un hibou ! dis-je. Bravo ! Magnifique !

— C'est vrai, dit Suki, le plus gros hibou que

25 j'aie jamais vu ! Je ne savais pas qu'ils pouvaient être si gros.

Louis dit :

— Dis donc, Kio, as-tu eu peur ?

— Ouais, il n'y a pas de doute.

30 — Moi aussi, ajoute Suki. Je n'ai pas honte de l'admettre.

— Avoir peur, ce n'est pas un mal, non ? S'il y avait eu un danger réel, il aurait été stupide de ne pas avoir eu peur. On ne doit pas avoir honte

35 d'avoir peur, dis-je.

Louis laisse tomber :

— Petite-mademoiselle-sait-tout.

3

40 Kio, Suki et Louis barbotent dans l'eau. Suki est un vrai poisson. Louis aussi. Moi, je préfère creuser dans le sable.

Je peux écrire mon nom sur le sable avec mon doigt. Je ne peux pas écrire mon nom dans l'eau.

45 Je peux bâtir des châteaux de sable, mais qui a déjà entendu parler de construire des châteaux d'eau ? J'essaie de compter les grains de sable sur l'ongle d'un seul petit doigt : un, deux, trois, quatre... Oh ! ils sont bien trop petits et bien trop

50 nombreux ! Combien de temps faudrait-il pour compter tous ceux qui sont ici sur la plage ?

Qu'arriverait-il si tout était fait de petits grains de sable ? Pourrait-on les compter un à la fois ? Comme le sablier dans la cuisine de notre

55 maison... un grain à la fois ? Un grain à la fois. Chaque grain de sable occupe un espace. Mais si on prend un grain à la fois, est-ce cela le temps ? Vous voyez pourquoi j'aime tellement le sable : quand j'y pense, mes pensées vont dans tous les

60 sens ! Si rien ne bougeait, il n'y aurait pas de temps. Mais il y a du temps. Alors, ce doit être parce que les choses bougent. Cela signifie-t-il que le temps, c'est ce qui se produit quand les choses bougent ? Ou bien le temps est-il ce qui survient quand nous mesurons la vitesse des

65 choses qui bougent ? Ouf ! que la tête me tourne !

Je creuse un tunnel dans le sable. Le tunnel est suffisamment gros pour que j'y fasse pénétrer tout mon bras. Hier, Roger a surpris une taupe qui sortait de son tunnel. Il a voulu jouer avec la taupe, mais il l'a blessée. Suki a forcé Roger à lâcher la taupe qui est retournée sous terre. Pauvre vieille taupe ! J'espère qu'elle n'est pas

75 grièvement blessée. J'espère qu'elle a recommencé à construire ses tunnels. Elle travaille tellement vite sous terre ! C'est une véritable ingénieure, comme le castor. Par la suite, Kio a affirmé :

80 — Suki ce n'était qu'une vieille taupe !

Ce Kio ! Je me demande parfois s'il comprend quelque chose à quelque chose !

4

85 Suki, Louis et Kio sortent de l'eau et s'écrasent sur la plage.

— Je pourrais demeurer dans l'eau toute la journée, dit Suki. Je ne retournerais jamais chez moi.

90 — Les poissons n'ont pas de chez-soi, dit Kio.

Je réplique :

— Ils en ont, au contraire. Le lac est leur chez-soi. Ou la rivière. Ou l'océan. Quel qu'il soit, le lieu où ils vivent est leur chez-soi.

95 — Ce que je veux dire, dit Kio, c'est que les poissons ne fabriquent pas des habitations pour y vivre, comme les abeilles bâtissent des ruches, ou comme les oiseaux construisent des nids. Un rouge-gorge est chez lui dans son nid ; un

100 poisson est chez lui dans la mer.

— Voilà deux façons de faire, dis-je à Kio, mais il y en a une troisième. Il y a les animaux qui ne sont pas satisfaits de vivre dans le monde tel qu'il est. Ils essaient de le changer pour se satisfaire

105 eux-mêmes.

— Ah oui ? demande Kio. Lesquels ?

— Les castors, par exemple.

Suki arrête de se couvrir d'huile solaire, le temps

de dire :

— Et les humains ? Louis se tourne et s'assoit.
— Le monde ne demeure pas toujours le même, dit-il. Il peut devenir plus chaud, ou plus froid, ou plus humide, ou plus sec. Qu'est-ce qui arrive alors ?

Kio dit :

— Je suppose que certaines espèces d'animaux sont capables de s'adapter et que d'autres ne le peuvent pas.

— Et qu'est-ce qui arrive aux animaux qui ne peuvent pas changer ? demande Suki.

— Ils meurent, comme les dinosaures.

Plus tard, Louis et moi, nous amenons Suki et Kio à la ferme. Louis me dit :

— Je me sens toujours chez moi au volant d'une automobile.

«Je ne serai jamais capable de conduire une automobile», me dis-je à moi-même. Je ne le lui dis pas, parce que je ne veux pas qu'il se sente mal. Mais, tout haut, je lui dis :

— Je veux créer une différence, Louis.

— Tu le feras, dit-il. Et le monde ne sera plus jamais le même grâce à toi. J'espère qu'il a raison.

CHAPITRE SEPT

1

— À quoi pensez-vous, grand-papa ? dis-je. Vous nous parlez à peine.

— J'étais en train de penser.

— À quoi ?

— Aux baleines.

— Qu'est-ce qu'elles ont, les baleines ?

— Plus de la moitié de l'été est déjà passée.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec les baleines ?

— C'est durant l'été qu'on peut voir les baleines.

— Faut-il aller sur l'océan pour les voir ?

— Il existe des endroits où l'on peut les apercevoir de la plage.

— Est-ce que ces endroits sont loin ?

— Oui, j'ai bien peur. Très loin.

— Et qu'en est-il des autres endroits ?

— Les autres endroits ?

— Là où l'on ne peut pas voir les baleines à partir de la plage.

— Ah oui ! Il faut prendre un bateau.

— Un gros bateau, comme un paquebot ?

— Non, rien de la sorte. Une simple embarcation touristique.

— Grand-papa, est-ce que c'est ce que vous voulez faire, aller voir les baleines ?

— Oui.

55 — Faut-il que ce soit cet été ?

— Oui.

— Alors, pourquoi n'y allez-vous pas tout simplement ?

— Kio, tu sais que j'ai beaucoup de travail à faire, ici, à la ferme.

— Grand-maman pourrait s'occuper de la ferme pendant un certain temps.

— Tu crois que je devrais la quitter tout bonnement et me rendre seul à Terre-Neuve ?

65 — Ce n'est pas du tout ce que ce voulais dire, grand-papa.

— C'est mieux !

— Vous pourriez m'emmener, moi.

— Ah ! si j'ai bien compris maintenant, on devrait décamper tous les deux et faire l'école buissonnière pendant quelques jours !

— Grand-papa, voulez-vous vraiment revoir les baleines ?

— Je te l'ai déjà dit.

75 — Mais vous savez que ce ne serait pas facile de partir seul.

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi ne pas y aller tous les quatre ?

80 — Dans la camionnette ? Il n'y aurait pas assez de place.

— Que diriez-vous de la vieille Ford ? Elle pourrait transporter quatre personnes, même plus au besoin.

85 — Ce «Modèle A» ! Il n'a pas fait de long voyage depuis cinquante ans !

— Elle aussi a besoin de sortir, grand-papa.

— Crois-moi, Kio, elle ne pourrait pas faire cinquante kilomètres.

90 — Mais si elle tombait en panne, vous, vous pourriez la réparer.

— Seul ? Non, je ne pourrais pas.

— Pourtant vous y avez travaillé seul tout l'été.

— C'était surtout du nettoyage. Elle marche, elle est en bon état.

95 — Grand-papa, Louis est bon mécanicien.

— Oh ! tu estimes que l'auto est assez grande pour nous quatre et Louis ?

— Mais ... il faudrait qu'il vienne ! Les parents d'Augustine ne la laisseraient jamais partir seule !

2

— Grand-papa veut aller voir les baleines au large de Terre-Neuve, dis-je à Suki.

— Quand ?

— Avant la fin de l'été. Je pense que s'il le pouvait, il partirait tout de suite.

- Mais comment ? Grand-maman ne le laisserait jamais partir seul.
- Elle partirait avec lui.
- Mais qui s'occuperait de la ferme ?
- 5 — Il y a deux employés. Ils pourraient s'en occuper pendant quelques jours.
- Et comment iraient-ils là-bas ? En train ou en autobus ?
- Grand-papa a dit qu'ils pourraient prendre le
- 10 «Modèle A».
- Cette vieille bagnole ! Elle ne supporterait jamais un pareil voyage.
- Louis est bon mécanicien. Il peut réparer n'importe quoi.
- 15 — Louis ! Ira-t-il avec eux ?
- S'il sait que tu y vas, il voudra y aller.
- Puis j'imagine que tu projettes d'y aller, toi aussi, et d'amener Augustine.
- Bien sûr. Mais il y a un problème.
- 20 — Un seul ? Je peux en énumérer une centaine.
- Grand-papa n'aime pas installer plus de deux personnes dans le vieux «Modèle A»
- Quel beau petit problème, Kio !
- Nous avons songé à prendre la camionnette,
- 25 mais les employés en auront besoin.
- Te voilà avec six personnes et il n'y a de la place que pour deux.
- Grand-papa a mentionné qu'au besoin, il en placerait quatre dans le «Modèle A».
- 30 — Il t'en reste encore deux.
- Je le sais. Si tu en as six et que tu en ôtes quatre, il t'en reste toujours deux.
- Eh bien, comment vas-tu t'en tirer ?
- C'est ce que j'ai demandé à Augustine.
- 35 — Et sa réponse ?
- Elle a dit que son père prend des vacances la première semaine d'août.
- Tu veux dire...
- Elle a dit qu'avant cet été, sa mère et son père
- 40 n'avaient jamais été aussi proches de grand-maman et de grand-papa. Avant que nous soyons venus, tu comprends, Suki ?
- Et maintenant ? demande Suki.
- Augustine pense que ce pourrait être
- 45 différent maintenant.
- De quelle façon ?
- Augustine pense qu'ils se sentiraient peut-être plus à l'aise. Si tout le monde était d'accord, les parents d'Augustine pourraient prendre leur
- 50 voiture !
- Mais cette voiture est tellement petite !
- Elle peut asseoir quatre personnes, ce qui fait quatre dans chaque voiture : c'est parfait !
- Kio, Augustine en a-t-elle parlé à ses
- 55 parents ?
- Non, c'est ce que nous voulons que toi, tu fasses.
- Tu veux que moi, j'aille chez eux pour les persuader de se rendre à Terre-Neuve voir
- 60 quelques baleines ?
- Oh non ! pas besoin de te déranger ! Augustine les amène ici.
- 3**
- 65 — Salut, Augustine ! Où sont ton père et ta mère ? Je pensais que tu allais les amener ici avec toi.
- Ils ne pouvaient pas s'absenter pour l'instant. Ils vont arriver plus tard.
- 70 — En attendant, connaissez-vous des histoires de fantômes, grand-papa ?
- Non, gronde-t-il. D'ailleurs, les fantômes n'existent pas.
- Mais ça n'a pas besoin d'être une histoire
- 75 vraie, dit Augustine.
- Peu importe, je n'en connais pas.
- Grand-papa, l'histoire de Léviathan était-elle vraie ?
- Elle l'était, bien sur.
- 80 — Racontez-la une autre fois.
- Pourquoi, l'avez-vous oubliée ?
- Je veux simplement en entendre davantage au sujet de Léviathan. Était-elle effrayante ?
- Effrayante ? Je ne me souviens pas d'avoir eu
- 85 peur. Mais je sais une chose : de toute ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.
- Mon père me dit que je fais de belles choses avec de la glaise, ajoute Augustine.
- Grand-papa, dis-je, j'ai parlé de Léviathan à
- 90 Paul et à Marc, et ils ont dit que s'ils avaient été là, ils l'auraient tuée.
- Grand-papa fronce les sourcils.
- Ce n'est pas bien de tuer les baleines !
- Elles ne nous font pas de mal, dit Augustine.
- 95 Pourquoi devrions-nous leur faire du mal ?
- Puis elle ajoute :
- Voilà quelque chose qui me dépasse.
- Quoi, Augustine ? demande Suki.
- Si quelque chose est beau, est-ce que toutes
- 100 ses parties doivent être belles également ?
- Non ! dis-je. Léviathan aurait pu être belle même si elle avait de petits yeux louches et une drôle de tache de naissance. Pas vrai, grand-papa ?
- 105 Grand-papa acquiesce d'un petit signe de tête. Augustine poursuit :
- Et si une histoire est vraie, est-ce que toutes ses parties doivent être vraies ?

Suki se gratte la tête et dit :

— Augustine, je ne sais pas trop comment te répondre. À quoi veux-tu en venir, au juste ?

— Eh bien, hier soir mon père m'a demandé si j'avais été une bonne fille. Je ne savais pas quoi dire. Je fais toutes sortes de choses qui ne sont pas bien. Pourrais-je être une bonne personne quand même ?

— Au fond, dis-je, je pense que ce qu'Augustine demande, c'est si on dit des choses vraies, si on fait des choses correctes et si on fait de belles choses, est-ce que cela nous rend bons ?

— Non, dit Augustine. Ce que je demande, c'est : si on dit des choses qui ne sont pas vraies, si on agit mal et si on fait des choses qui ne sont pas belles, est-on mauvais pour autant ?

— Je ne le sais pas, dit Suki.

— Grand-papa, dis-je, qu'en pensez-vous ?

— Je ne le sais pas non plus.

— Oh ! ça c'est fort !

Grand-papa ajoute d'une voix douce :

— Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de réponse à vos questions.

— Comment puis-je trouver les réponses, grand-papa ?

— À de telles questions ? Je ne suis pas certain. En parlant à d'autres personnes, peut-être, et en y réfléchissant beaucoup par toi-même.

— Oh ! s'exclame Augustine.

Je me tourne vers elle et lui demande :

— Mais Augustine, supposons que les fantômes existent vraiment. Voudrais-tu les découvrir par toi-même ?

— Où est le problème ? répond-elle. Tout est exactement ce qu'il est. Pourquoi faire semblant qu'il s'agit de quelque chose de différent ?

— Pourquoi voudrions-nous nous tromper nous-mêmes ? S'il n'y a pas de fantômes, je ne veux pas penser qu'il y en a. Mais si les fantômes existent, je ne veux pas penser qu'il n'y en a pas.

— Excellent ! dit grand-papa. Là tu penses.

Je me sens bien quand il dit ça.

4

45 Mon grand-père et ma grand-mère parlent depuis un bon moment avec la mère et le père d'Augustine. Enfin, j'entends le père d'Augustine déclarer :

— Enfin, nous voilà prêts ! Vous voyagerez dans votre auto avec Louis et Suki, et nous prendrons notre auto, avec Kio et Augustine assis en arrière.

Je donne un coup de coude à Augustine. Elle me répond de la même manière. Tout s'est passé

55 comme sur des roulettes. Sans dispute. Grand-papa fait une tournée de la ferme avec le père d'Augustine. Je marche derrière eux et Augustine marche un peu en arrière de moi en me tenant le coude. Nous prenons le sentier en bas du pâturage. Le sentier conduit au marais. Le père d'Augustine indique le lieu où il y a beaucoup de poteaux et de boue.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

— Une digue de castors, répond grand-papa.

65 Nous en avons en quantité.

Je ne sais pas s'il veut dire beaucoup de castors ou beaucoup de digues. Mais je ne pose pas de question.

— Je sais que les castors coupent les arbres pour construire leurs demeures, dit Augustine. Mais nous le faisons aussi. Et eux aussi ont le droit de vivre.

Grand-papa dit :

— Quelle différence cela fait-il ? Bientôt, plus rien ne pourra vivre ici. Chaque jour, l'eau devient de plus en plus polluée.

75 — Polluée, dit Augustine. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Sale, empoisonnée, répond grand-papa. Il y a déjà eu une usine chimique tout près d'ici, et ils ont laissé traîner un tas de barils de produits chimiques. Ces barils commencent à rouiller et à couler, et personne ne s'occupe de les nettoyer.

Le père d'Augustine dit :

85 — Quant à cela, que pensez-vous de ces usines de la province voisine qui laissent échapper toutes sortes de fumées et de vapeur ? Celles-ci produisent de la pluie acide qui tombe sur nos arbres et les tue.

90 Je demande à grand-papa :

— Que pensez-vous du dépotoir de la ville ? Il est tout près d'ici ! Est-ce qu'il ne cause pas...

— De la pollution ? dit grand-papa qui termine la phrase pour moi. Eh bien ! je n'en suis pas sûr.

95 Mais je sais que les villes des environs ont des systèmes d'égout qui leur causent des problèmes en laissant échapper des déchets bruts directement dans la rivière.

Augustine dit :

100 — Je peux imaginer comment les poissons aiment cela !

— Et puis elle ajoute :

— Si nous salissons l'eau, et si nous salissons l'air, et si nous salissons la terre, où vivrons-nous ?

105 — On pourrait peut-être aller vivre sur la lune, dis-je.

Grand-papa renifle un peu comme Léviathan, et

réplique :

- La lune ! Ce n'est qu'un gros caillou rond. C'est mort là-haut, ne comprends-tu pas ? N'est-ce pas notre façon d'agir, à nous, que de salir cette belle planète pour ensuite la traiter comme un tas de déchets ? Bientôt la terre ne sera simplement qu'un autre gros caillou mort.
- Pourquoi ne pourrions-nous pas la sauver avant qu'il ne soit trop tard ?
- 10 — Peut-être qu'il n'est pas trop tard, dit Augustine qui ne trouve rien d'autre à dire. Pour le retour, nous laissons grand-papa et le père d'Augustine prendre les devants. Je n'ose plus rien dire qui risquerait de choquer grand-
- 15 papa.

CHAPITRE DIX

1

- 20 Nous voici au port de mer. Il ne pleut pas, mais il y a de gros nuages et il vente fort. L'océan est gris, et vert, et noir. Il y a beaucoup de vagues. Nous nous rendons au quai où se trouvent les
- 25 bateaux. Grand-papa interroge un homme au sujet des embarcations touristiques.
- Personne ne prend la mer aujourd'hui, dit l'homme. La tempête ne frappera pas avant demain, mais déjà le temps se gâte.
- 30 — Il faut que ce soit aujourd'hui, insiste le père d'Augustine. Mon congé tire à sa fin.
- Vous pourriez demander à Pierre, reprend l'homme. C'est un vieux pirate : le temps ne l'empêche pratiquement jamais de prendre la
- 35 mer.
- Je peux facilement m'imaginer à quoi ressemble Pierre. Je le vois avec un air farouche, un mouchoir autour de la tête, un anneau dans l'oreille, un bandeau sur l'œil et une épée à la
- 40 main. Lorsque enfin nous le trouvons, il n'a rien de ce que j'avais imaginé, excepté l'air farouche. De plus, sa voix est rude. S'approchant tout près de son père, Augustine murmure :
- Papa, j'ai peur de cet homme.
- 45 L'homme dit qu'il nous conduira à la recherche des baleines, et que nous devrions l'appeler Pierre. Il a vraiment l'air malade.
- Je crois que j'ai trop fêté, hier soir, dit-il.
- Qu'est-ce que c'était, demande mon père,
- 50 votre anniversaire ?
- Pierre rit :
- Vous pouvez parier sur votre belle petite vie que ce ne l'était pas. Hier, il y a eu un an, jour pour jour, qu'on m'a relâché de... oubliez ça.

- 55 Je vois grand-papa et le père d'Augustine qui se regardent, et ensuite, ils regardent grand-maman. Elle incline la tête en signe d'approbation. Ils décident d'y aller. Nous nous embarquons sur le
- 60 bateau. Pierre lâche les amarres qui retiennent le bateau au quai, et nous voilà partis !
- Grand-maman, dis-je, avez-vous vu le nom du bateau ? C'est comme le nom de maman ! C'est *l'Espérance* !
- Grand-maman me fait un signe de tête, mais je
- 65 m'aperçois qu'elle a du mal à s'habituer à l'eau. Le roulis est prononcé et les vagues soulèvent très haut l'embarcation, pour ensuite la faire chuter dans une vallée. Savez-vous ce qu'on ressent sur l'océan ? C'est comme si on était sur
- 70 des montagnes russes. Après un certain temps, nous distinguons à peine le rivage.
- Guettez les baleines ! crie grand-papa. Nous écarquillons les yeux, mais tout ce que nous voyons, c'est de l'écume et de l'eau. Le
- 75 bateau continue à rouler et à tanguer. Soudain, Augustine tire sur la manche de grand-papa.
- J'entends quelque chose, dit-elle. Moi, je n'entends que le sifflement du vent. C'est en riant qu'il lui demande :
- 80 — Qu'est-ce que tu entends, petite ? Dis-le, qu'est-ce que tu entends ?
- On dirait qu'on chante, dit-elle. On dirait trois notes. La deuxième est plus haute que la première, et la troisième est plus haute que la
- 85 deuxième... comme ceci.
- Et Augustine le chante pour grand-papa. Les sons sont si bizarres !
- C'est ça ! s'écrie grand-papa. Tu l'as entendu ! C'est le son de la baleine !
- 90 Il tire de sa poche trois dollars en argent. Mais dès qu'il se tourne pour les donner à Augustine, Suki, Louis et moi, nous crions tous en même temps :
- Regardez là-bas ! C'est... c'est...
- 95 Nous restons plantés là, les yeux rivés sur la mer pendant que grand-papa crie :
- Vous avez raison ! Il y a quelque chose là-bas ! Et il n'y en a pas seulement une. Il y en a plusieurs ! Ce sont des baleines, je vous dis, des
- 100 baleines !
- Alors il tire de sa poche trois autres dollars en argent pour en donner un à Suki, un à Louis et un à moi. Grand-maman caresse les cheveux d'Augustine tout en essayant de lui décrire ce
- 105 qu'elle voit. Je l'entends dire :
- Il y en a tellement ! Elles semblent former un grand cercle. Mon Dieu ! Je n'ai jamais vu chose pareille de toute ma vie ! Une d'elles vient de se

lancer complètement hors de l'eau, comme une locomotive filant droit vers le ciel. La voici qui disparaît dans un tourbillon d'eau ! Oh ! Augustine ! Cette grosse tête et ce corps énorme s'élançant vers le ciel ! Je n'oublierai jamais cela. Le bateau met le cap droit vers les baleines. On s'en approche de plus en plus. Je demeure bouche bée. Mais j'entends Suki s'exclamer :

— Oh ! Augustine ! Oh, Oh ! Quelque chose d'immense sort de l'eau juste devant nous ! C'est comme un énorme sous-marin qui refait surface. C'est la plus grosse baleine !... et notre bateau a l'air si petit à côté d'elle ! Regarde l'eau de mer jaillir de son dos ! Nous allons toujours droit sur elle ! Si on continue, on va s'écraser directement contre elle !

Je me tourne vers Pierre. Il est penché par-dessus la barre. Il est vraiment malade. Grand-papa l'aperçoit en même temps. Il pousse Pierre de côté et vire la barre d'un coup sec. Le bateau change de cap si lentement ! Mais il change de cap... et juste à temps ! Nous nous déplaçons maintenant dans la même direction que la baleine... nous nous déplaçons à côté d'elle, près de sa tête. Je crie :

— Augustine ! Je la vois ! Je la vois ! La marque juste sous son œil !

Je prends la main d'Augustine sur le dos de laquelle je trace la marque avec mon doigt, telle que je la vois sur la baleine.

Nous regardons la baleine et elle nous regarde. Puis elle plonge, mais ne descend pas jusqu'au fond.

— Sa queue se tient tout droit et est complètement sortie de l'eau ! dis-je à Augustine.

Pendant une longue minute elle agite sa queue dans le ciel. Puis elle glisse sous l'eau.

— Grand-papa, c'était ta baleine ! C'était Léviathan ! dis-je. Ta baleine t'a revu !

— Pour ça, oui, Kio, dit grand-papa.

— Elle t'a reconnu ! Elle t'a vu tourner le bateau pour l'éviter.

— Peut-être, dit-il. Je voudrais bien y croire.

— Elle t'a souri ! Je l'ai vue !

— Elle semblait seulement sourire.

Grand-papa tourne la barre de manière à nous diriger vers le rivage. Augustine et sa mère se placent d'un côté de la barre et moi de l'autre, afin de lui venir en aide.

— Fiston, dit grand-papa, nous aurons beaucoup de choses à raconter à ton père lorsqu'il reviendra demain !

Il baisse son regard vers moi et me sourit, un

55 côté de la bouche vers le haut et l'autre vers le bas. Une vague se brise sur la proue du bateau et les embruns d'eau salée ruissellent sur nos visages. Je presse mon visage contre le chandail neuf de grand-papa, celui que grand-maman a pris tout l'été pour tricoter. Comme nous

60 approchons du quai, je demande à Augustine :
— Ces trois notes que tu as entendues... signifient-elles quelque chose dans le langage des baleines ? Est-ce qu'elles essayaient de nous dire quelque chose ?

65 — Bien sûr ! dit Augustine. Elles disaient «S'il vous plaît s'il vous plaît s'il vous plaît.»

2

70 Eh bien ! Voilà ce que nous avons fait cet été. Notre histoire vous a-t-elle plu ?